04

Cairo 2015-16

At Work

AtWork Cairo 2015-16

Something Else

Un projet de | Project by: *lettera27*
Conseiller | Advisor: Simon Njami

Rédacteur | Edited by: Elena Korzhenevich
Mise en page | Graphic Design: Mario Pedersoli

Contributeurs | Contributors:
Heba Amin, Elena Korzhenevich, Youssef Limoud,
Moataz Nasr, Simon Njami
Traduction | Translation by: Coquelicot Mafille
Correcteur | Proofreader: Margaret Abrikian
Photos | Photo by:
Darb 1718, Luca Dimoon, Amira Parree, Antoine Tempè, Owise Abuzaid

Publié par | Published by: *lettera27*
Imprimé par | Printed by: Fratelli Bonvini Milano, 08/2016

Remerciements | Special thanks:
Remerciements aux artistes, aux auteurs des textes, à tous les participants du workshop | Special thanks to all the artists, authors and participants of the workshop, aux organisations partenaires | the partnering organisations Darb 1718, *lettera27*, Something Else,
et tout particulièrement à | and particularly to:
Simon Njami, Moataz Nasr, Heba Amin, Amira Parree, Reem Hatem, Ayana V. Jackson, Amanda KM, Youssef Limoud, Luca Dimoon, Traipler, Claudio Curciotti, Dana Alawneh

AtWork est soutenu par | AtWork is supported by:

MOLESKINE

Table des matières
Index

Elena Korzhenevich:
04 AtWork Cairo
05 AtWork Cairo

Heba Y. Amin:
12 La question de la liberté artistique
13 The Question of Artistic Freedom

22 Une conversation entre Simon Njami et Elena Korzhenevich : “Something Else”
23 A conversation between Simon Njami and Elena Korzhenevich: “Something Else”

38 Une conversation entre Moataz Nasr et Elena Korzhenevich: “Darb 1718 : un lieu à penser, créer, apprendre et échanger.”
39 An interview with Moataz Nasr by Elena Korzhenevich: “Darb 1718: a space to think, create, learn and exchange.”

50 Une conversation entre Youssef Limoud et Elena Korzhenevich: ”Art comme intelligence”
51 A conversation between with Youssef Limoud and Elena Korzhenevich: “Art as intelligence”

AtWork Cairo

Elena Korzhenevich

En novembre 2015, au Caire, Égypte, il s'est passé quelque chose. Quelque chose qui a offert une alternative à la manière avec laquelle l'art contemporain est pratiqué, montré et perçu dans cette partie du monde, qui a favorisé les connections entre les différentes communautées artistiques et culturelles et qui a promu l'innovation et le changement social à travers la culture. Pour cela, le fameux artiste égyptien Moataz Nasr et le célèbre commissaire Simon Njami ont créé et lancé la première édition de la Biennale Off du Caire, appelée 'Something Else.' Simon Njami a invité huit commissaires internationaux pour choisir des artistes locaux et internationaux. Plus l'ajout de ses choix personnels, la sélection comptait au final cent-un artistes, qui ont participé pendant un mois à un évènement qui s'est déroulé un peu partout dans la ville, avec des expositions, des performances, des ateliers, des projections de films, des conférences et des débats. Les artistes et le public ont pu converser sur l'art contemporain en Égypte et en Afrique du Nord, confronter les pratiques des artistes égyptiens et réfléchir sur ce que signifie être un artiste en Égypte et ailleurs aujourd'hui .
'Something Else' a aussi touché le thème de l'éducation et le fait d'approcher les jeunes talents créatifs à un discours sur la production de l'art contemporain et de son rôle dans la société. Le workshop AtWork qui s'est déroulé au cœur de la Biennale Off à Darb 1718, Contemporary Art & Culture Center, était centré sur cet objectif. AtWork est un format éducatif, conçu par la fondation italienne sans but lucratif *lettera27* et par Simon Njami, qui utilise le processus créatif afin de stimuler une pensée critique et d'activer un débat parmi les

AtWork Cairo

Elena Korzhenevich

In November 2015 in Cairo, Egypt, something else happened. Something that provided an alternative to the way contemporary art is practiced, curated and perceived in this part of the world. Something that favoured connections between different artistic and cultural communities and promoted innovation and social change through culture. With these aims in mind, the prominent Egyptian artist Moataz Nasr and the internationally acclaimed curator Simon Njami were prompted to create and bring into existence the first edition of the Off Biennale Cairo, entitled 'Something Else.' Simon Njami invited eight international curators to select local and international artists for the Off Biennale. With the addition of his own choices the selection arrived at the final number of one hundred and one artists who would participate in a month-long event, which took over the city with exhibitions, performances, workshops, film screenings, talks and panels. The artists and audiences had a chance to establish a conversation on contemporary art production in Egypt and Northern Africa, to confront the artistic practices of Egyptian artists and to reflect on what it means to be a contemporary artist today in Egypt and beyond.
But 'Something Else' was not just about art and established artists. It was also about education and involving young creative talents in the conversation on contemporary art production and its role in society. The AtWork workshop which took place at the heart of the Off Biennale at Darb 1718 Contemporary Art & Culture Center, had this aim as its core focus. AtWork is an educational format, conceived by the Italian non-profit foundation *lettera27* and Simon Njami, that

AtWork Cairo a eu lieu
du 3 au 5 décembre 2015
| AtWork Cairo took place
from 3 to 5 december 2015.

Ont participé | Participants:
Reem Hamed,
Nourhan Refaat,
Omar Adel,
Fajr Soliman,
Rana Ashraf,
Rana Rafik,
Sara Hamdy,
Shatha Eldeghady,
Abdallah Mahmoud,
Islam Elnebishy,
Nadeen El Rasheedy,
Nourhan Abu Gabal,
Monia Ali Sakr,
Rana Khalil,
Menna Ali,
Farida Abd Elmaksoud

participants. À la conclusion du workshop chaque étudiant conçoit un carnet Moleskine personnalisé qui souligne le processus d'auto-réflection qui s'y est déclenché. AtWork Caire a été le quatrième chapitre de ce format mis en œuvre par *lettera27* sur le continent africain depuis 2012, avec les précédentes éditions tenues à Dakar, Abidjan et Kampala.
Au Caire, le workshop AtWork de trois jours a été conduit par Simon Njami et facilité par le professeur d'art de l'université américaine de la capitale, Heba Amin. Le workshop a invité seize étudiants d'art et a tiré son thème du titre de la Biennale Off : 'Something Else.' Les étudiants ont eu l'occasion de discuter de perspectives alternatives concernant leurs pratiques artistiques; une manière de se poser des questions sur ses certitudes, de sortir des propres zones de confort et de pratiquer la pensée critique dans un contexte complexe comme celui du Caire. Le workshop – auquel ont participé aussi des protagonistes de la Biennale Off comme Ayana V Jackson – a permi aux étudiants, ainsi qu'à des artistes locaux et internationaux, d'échanger et de partager des idées sur la production de l'art contemporain.
Youssef Limoud, un des artistes participant, en décrivant cette expérience a dit que : "Simon a vraiment été au cœur du problème de la scène artistique égyptienne, surtout concernant les jeunes qui font de l'art contemporain sans savoir ce que contemporain veut dire. J'ai toujours pensé que le plus grand problème de la scène artistique égyptienne était le manque d'éducation. L'unique manière d'aider les nouvelles générations à utiliser leur cerveau, de les pousser à un autre niveau, c'est d'avoir davantage de workshops de ce genre."
Le point de vue de Limoud est soutenu par le professeur d'art Heba Amin, qui disait : "Nous grandissons au sein d'un système éducatif dans lequel il n'est pas permis de réfléchir, de poser de vraies questions, d'avoir une opinion. Quand nous parlons d'un environnement qui est très politicisé, censuré, surveillé, l'unique endroit où surgit la critique est le monde de l'art. Alors c'est important d'importer des laboratoires comme AtWork au sein de la structure éducative

uses the creative process to stimulate critical thinking and debate among the participants. At the end of the workshop each student produced a personalised Moleskine notebook which consolidated the process of self-reflection triggered by the workshop. AtWork Cairo was the fourth chapter of the format that *lettera27* has implemented on the African continent since 2012, with previous editions held in Dakar, Abidjan and Kampala.
In Cairo, the three-day AtWork workshop was led by Simon Njami and facilitated by the American University of Cairo's art assistant Professor Heba Amin. The workshop involved sixteen art students and drew its theme from the title of the Off Biennale: 'Something Else.' It was an opportunity for the students to discuss alternative perspectives on their art practice; a way to question their certainties, step out of their comfort zones and practice critical thinking in such a complex context as Cairo. The workshop – also attended by some of the Off Biennale's protagonists, including Ayana V Jackson – allowed the students, as well as local and international artists, to exchange and share ideas on contemporary art production.
Youssef Limoud, one of the artists participating in the Off Biennale, described his experience as such: "Simon has really touched on the main problem of the Egyptian art scene, especially in relation to the young people here who practice contemporary art. They don't really know what 'contemporary' means. I always think that the main problem with the art scene in Egypt is this lack of education. The only way to help new generations to use their minds, to put them on another level, is to have more of these workshops."
Limoud's perspective is echoed by the art Professor Heba Amin, who said: "We grew up in an educational system where we were not allowed to think for ourselves, we weren't allowed to question, we weren't allowed to have an opinion. When we talk about the environment that is very politicised, that is censored, that is surveyed, the only place where criticality is occurring is in the art world. So it's

et institutionnelle parce que cela donne la possibilité aux étudiants d'explorer l'intellectualité, la curiosité et la critique de manière différente de ce qu'on ferait en classe".
Les carnets réalisés ont été exposés en Mars 2016 à Darb1718 dans une exposition co-dirigée par les étudiants et par Heba Amin et font à présent partie de la collection de carnets d'artistes de la Fondation *lettera27* avec ceux d'artistes contemporains mondialement connus comme Pascale Marthine Tayou et Nicholas Hlobo.
La Biennale Off est finie en laissant une empreinte aux effets durables sur la scène de l'art local, sur les étudiants et sur le public. Cette expérience a été possible grâce à l'energie de personnes qui ont cru qu'il est nécéssaire de commencer à penser à l'art de manière différente, d'amener de nouveaux élans, de rompre avec les schémas pré-établis et de proposer quelque chose d'autre. Comme a dit Moataz Nasr "c'était que pour le bien des gens et pour ce qui est à eux".

really important to involve workshops like AtWork within the educational and institutional setting because this allows students to explore intellectuality, curiosity and criticality in ways they might not in the classroom". The resulting art notebooks were exhibited in March 2016 at Darb 1718 in a show co-curated by the students and Heba Amin. After the show the students' artworks became part of *lettera27*'s artist notebooks collection alongside prominent contemporary artists like Pascale Marthine Tayou and Nicholas Hlobo.
The Off Biennale is over now, but the imprint it has left on the local art scene, on the students and audiences will have a long-term effect. The event was only possible because of the energy of the individuals who believed it was necessary to start thinking about art differently, to bring some new energy, to break the pre-established schemes and to propose something else. As Moataz Nasr put it, "it was all for the sake of the people and their good".

La question de la liberté artistique

Heba Y. Amin

À la veille du 5ème anniversaire de la révolution du 25 janvier, le gouvernement égyptien a transmis une position politique claire par le biais de tactiques d'intimidation. Il a récemment fermé Townhouse Gallery, un des espaces d'art contemporain égyptien les plus actif et significatif, histoire de rappeler que les artistes sont sujets aux lois qui censurent et éliminent, à travers des étiquettes ambiguës comme celles de la moralité et de la décence. Le fait que l'art soit considéré comme une menace est rendu explicite à travers des lois strictes réglées contre l'expression créative. La législation est mise en place pour surveiller l'ordre public et pour conserver les morales d'une société où le gouvernement fonctionne comme un gardien contre la pensée et l'opinion créatives. Ces lois sont évidemment sujettes à interprétation et sont intentionellement indéterminées afin de maximiser le contrôle. Une étude récente sur la censure a défini que l'institution de lois concernant la liberté artistique en Égypte "enfreint même les limitations autorisées de la liberté d'expression définies par les lois des droits humains internationaux".

Les artistes égyptiens ne sont pas seulement confrontés aux limitations de leur propre gouvernement mais ils sont de plus en plus sceptiques vis à vis des institutions culturelles étrangères dans la région. Le commissaire égyptien, Omar Kholeif, fait référence à une "paranoïa postcoloniale", ou à une conscience intensifiée parmi les artistes contemporains africains et du

The Question of Artistic Freedom

Heba Y. Amin

On the eve of the 5th anniversary of the January 25th revolution, the Egyptian state has relayed a clear political stance through intimidation tactics. The recent government shutdown of the Townhouse Gallery, one of Egypt's most active and significant contemporary art spaces, is a reminder that Egyptian artists are subject to laws that censor and eliminate expression under ambiguous labels such as morality and decency. The fact that art is deemed a threat to the state is made evident through the strictly regulated laws against creative expression. Legislation is put in place to monitor public order and uphold the morals of a society where the government functions as a gatekeeper to creative thought and opinion. These laws, of course, are subject to interpretation and intentionally left open-ended for maximizing control. A recent study on censorship found that the implementation of laws on artistic freedom in Egypt "contravene[e] even those permissible limitations of freedom of expression defined in international human rights law."

Egyptian artists are not only faced with the limitations of their own government but are increasingly skeptical of foreign cultural institutions in the region. Egyptian curator, Omar Kholeif, references a "postcolonial paranoia", or a heightened consciousness in contemporary Middle Eastern and African artists as players in an international, predominantly Western, art world. Especially when many find themselves pigeon-

Heba Amin @ AtWork Cairo workshop 2015

Abdallah Mhmoud

Workshop, Cairo 2015

Moyen-Orient comme partie prenante dans un monde d'art international, majoritairement occidental. Surtout lorsque nombreux parmi eux se retrouvent catalogués aux évènements de la révolution, les artistes en Égypte se demandent s'ils ne sont pas en train de travailler sous dictat des institutions étrangères et, plus encore, ils se demandent comment développer une pratique indépendante des institutions qui mieux réflète leurs réalités et intérêts.

Les égyptiens sont en train d'apprendre à nouveau leur propre narrative.

Les égyptiens sont impliqués dans leur passé récent et s'occupent d'histoires qui ont disparu de la mémoire publique. Les mouvements ont été pauvrement documentés, des œuvres complètes ont été détruites, l'architecture négligée et la pensée critique rendue muette. Ces histoires ont été lues à nouveau, et cela, en partie grâce aux efforts des institutions locales d'art et de culture qui ont cherché de trouver des solutions au-delà de la portée du ministère de la culture égyptien et des limites des institutions éducatives. De plus en plus, des œuvres indépendantes et souterraines sont en train de frayer leur chemin au-delà des circuits des artistes et des intellects égyptiens.
En Égypte, le champ et l'ampleur de la programmation de l'art au sein de l'éducation est minuscule. L'art contemporain et les essais critiques sont largement absents des programmes de l'éducation supérieure. Ce n'est donc pas étonnant que les artistes de l'avant-garde égyptienne, par exemple, aient joué un rôle inexistant dans l'information passée aux jeunes étudiants d'art d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en 2015, pour la première fois, que s'est tenue une conférence sur le mouvement des surréalistes égyptiens, une enquête appronfondie sur un mouvement artistique qui aurait été autrement oublié. Aujourd'hui en Égypte de nombreux jeunes artistes comptent sur les institutions culturelles indépendantes qui offrent des workshops, des lectures, des projections et des espaces d'exposition. Un nouveau discours sur l'art est en train

holed to the events of the revolution, artists in Egypt are asking themselves if they are making work that is dictated by foreign institutions and, furthermore, how they can develop a practice free of institutional dependency that better reflects their own realities and interests.

Egyptians are in the process of relearning their own narratives.

Egyptians are engaging with their recent past and addressing histories that have disappeared from public memory. Movements were poorly documented, bodies of work were destroyed, architecture neglected and critical thought silenced. These histories are being revisited again and due, in part, to the efforts of local arts and cultural institutions attempting to find solutions beyond the arms of the Egyptian cultural ministry and the confines of educational institutions. More and more, independent and underground works are finding their ways beyond the circles of Egyptian artists and intellects. The scope and breadth of art programming in education in Egypt is miniscule. Contemporary art and critical writing are largely absent from the curricula of higher education. It is therefore not surprising that the artists of the Egyptian avant-garde, for example, have played a non-existent role in informing today's young art students. It wasn't until 2015 that an important conference on the Egyptian Surrealist movement presented a significant survey, for the first time, on a local art movement that would have otherwise been forgotten. Many young artists in Egypt today rely quite heavily on the independent cultural institutions that provide workshops, lectures, screenings and spaces for exhibiting art. A new art discourse is taking form, a critical rhetoric, a reflective practice and, for the most part, it is not happening in our universities.

What space does art education occupy alongside an active campaign against people's imagination?

de se former, une rhétorique critique, une pratique réflexive et, généralement, cela ne se passe pas dans nos universités.

Quel espace occupe l'éducation artistique à côté d'une campagne active contre l'imagination des gens?

Vers la fin de 2015, la Biennale Off du Caire a lancé Something Else, une rencontre sur les arts visuels de la durée d'un mois qui a fait le possible pour différencier et pour élargir le contexte de l'expression artistique en Égypte. Something Else tente de pousser un dialogue sur l'art qui soit plus accessible. Il voudrait redéfinir l'art public, de l'inondation d'images culturelles et artistiques provenant d'un passé qui est complètement disconnecté du présent, à la manifestation des milles facettes contemporaines de la vie égyptienne. L'essentiel de cette initiative est l'emphase portée sur l'intégration et, comme le dit son titre, sur quelque chose qui n'a pas existé auparavant. Le projet incite à un changement ou à un détournement sur comment l'expression artistique est présentée et perçue en Égypte, vues les conséquences de la récente révolution du pays.

En décembre 2015, il y a eu un workshop qui s'est déroulé pendant la Biennale Off du Caire à Darb 1718, un centre culturel et artistique fondé par Moataz Nasr. J'ai été invité à y participer avec six de mes élèves de l'université américaine du Caire et avec d'autres jeunes artistes locaux. Conduit par le célèbre commissaire Simon Njami, AtWork offre une "boîte à outil" afin de transformer la société dans laquelle nous vivons, un modèle d'apprentissage qui incite à altérer le futur à travers un retour à des compétences de base. Le workshop propose une méthodologie alternative qui poussent les participants à débattre et à pratiquer la pensée critique. Le modèle semble simple : en posant des questions et à travers la discussion les participants développent des idées qui se manifestent sous forme d'esquisses sur un carnet. Au fur et à mesure que le workshop avance, une approche de plus en plus complexe basée sur la provocation rigoureuse et la mise en doute de soi-même se révèle. Son objectif est d'élargir le champ de la

In late 2015, the OFF Biennale Cairo initiative launched Something Else, a month-long visual arts event that strives to diversify and broaden the context of art expression in Egypt. Something Else attempts to instigate a dialogue about art that is more accessible. It aims to redefine the art public from one that is inundated with cultural and artistic imagery from a past that is very disconnected from the present, to one that reflects the contemporary facets of Egyptian life. Key to the initiative is its emphasis on inclusivity and, as insinuated by its title, something other than what has already taken place. The project instigates a change or a shift in how artistic expression is presented and perceived in Egypt, particularly in the aftermath of the country's recent revolution.

In December 2015, a workshop took place during the Cairo Off Biennale at Darb 1718, an artistic cultural center founded by Moataz Nasr. I was invited to participate with six of my students from the American University in Cairo along with other young local artists. Conducted by renowned curator Simon Njami, AtWork introduces a "toolbox" to transform the society we are living in, a model of learning that attempts to alter the future through a return to basic skills. The workshop proposes an alternative methodology that engages participants in debate and critical thinking. The model is seemingly simple: through discussion and questioning, participants develop ideas that manifest in sketchbook form. As the workshop progresses it reveals an increasingly complex approach through rigorous provocation and self-doubt. Its aim is to broaden the scope of thinking by exposing participants to other possibilities in creative brainstorming that can be utilized in their artistic practice.

How can independent spaces nurture a creative process in a country where critical thinking is, in fact, discouraged?

Why is this important in Egypt? AtWork allows artists to look inwardly and say something about themselves. It provides a

pensée en exposant les participants à d'autres possibilités du remue-méninges créatif, qui peut être utilisé dans leur pratique artistique.

Comment les espaces indépendants peuvent-ils favoriser un processus créatif dans un pays où la pensée critique est en fait découragée?

AtWork permet aux artistes de regarder intérieurement et de dire quelque chose sur eux-mêmes, de parler ouvertement et sincèrement à un moment où on dit aux égyptiens que leur voix ne compte pas. Leur voix compte. Les Nations-Unies ont établi que l'expression artistique est un composant essentiel du développement humain". Elles l'ont encadrée comme étant un droit humain. Lorsque les authorités menacent leurs citoyens de poser des questions et utilisent la censure comme rempart du fonctionnement de la société, il est plus que jamais important de fournir une plateforme qui nourrisse l'expression critique et créative. C'est là où se situe la force de projects comme AtWork, qui identifie le point crucial du problème; ils offrent un espace pour la pensée critique et pour l'expérimentation, fait crucial pour les sociétés qui petit à petit ont été mises sous silence.

space to speak openly and honestly at a time when Egyptians are told that their voices do not matter. Their voices do matter. The United Nations states that artistic expression is an "essential component of human development".
They frame it as a human right. When authorities threaten their citizens against asking questions and further utilize censorship to gain a stronghold on how societies function, it is more important than ever to provide a platform that nurtures creative and critical expression. Therein lies the power of projects like AtWork which pinpoint the crux of the problem; they quite simply provide a reflective space for critical thinking and experimentation, one that is crucial for those societies which are increasingly being silenced.

Rana Ashraf

Menna Ali

Something Else

Une conversation entre Simon Njami et Elena Korzhenevich à propos de 'Something Else' et du workshop AtWork

Elena Korzhenevich: Pourquoi 'Something Else'?

Simon Njami : Je suis venu en Égypte plusieurs fois et Moataz Nasr et moi-même avions toujours quelque chose à reprocher à la situation de l'art contemporain, au conservatisme, au manque de curiosité et de connaissance. Nous voulions faire quelque chose. Après l'ouverture du centre d'art Darb 1718, nous avions besoin de créer un évènement. Nous voulions réaliser quelque chose qui aurait débuté en même temps que la biennale du Caire officielle, mais en proposant "autre chose". La biennale du Caire est institutionnelle et elle marche conformément aux règles héritées par la biennale de Venise (pavillons nationaux etc). L'esprit de la biennale est un peu vieillot, à partir de comment les commissaires sont choisis à la manière de comment elle est gérée - tout cela est très gouvernemental. Notre objectif n'est pas celui d'éffacer la biennale, mais d'offrir un genre d'évènement alternatif, d'où le titre, 'Something Else'. Puis la biennale a été reportée mais nous avions décidé que nous aurions fait 'Something Else' de toutes manières. L'idée était d'amener un groupe de gens ici, pour montrer la diversité dans ce qu'on appelle 'art contemporain', pour attirer les étrangers à intéragir avec les artistes égyptiens, pour ébaucher un dialogue et pour saisir l'occasion d'une expérience sur le tas, en apprenant d'une confrontation constructive avec d'autres pratiques, d'autres philosophies,

Something Else

A conversation between Simon Njami and Elena Korzhenevich about 'Something Else' and the AtWork workshop

Elena Korzhenevich: So, why 'Something Else'?

Simon Njami: I've been coming to Egypt for quite some time, and Moataz Nasr and I have always complained about the contemporary art situation, the conservatism and the lack of curiosity and knowledge. We wanted to do something about that. The first step was the opening of the art centre Darb 1718, but then we needed to make an event. We wanted to do something that would open at the same time as the official Cairo Biennale, but to do 'something else.' The Cairo Biennale is institutional and it works according to the ancient rules inherited from the Venice Biennale (national pavilions and such). Therefore, the spirit of the biennale is kind of old, from the way they select the curators to the way it's curated - and it's very governmental. Our aim was not to delete the biennale, but to offer an alternative kind of event, hence the title, 'Something Else.' Then the biennale was postponed, but we decided we would do 'Something Else' anyway. The philosophy behind it was to bring a bunch of people here to show the diversity of what is called 'contemporary art,' to attract foreigners to interact with Egyptian artists, to initiate a dialogue and to have a kind of learning-by-living experience through a constructive confrontation with other practices, other philosophies and other approaches. The other thing that was important, as I say quite often, is that art is not

Elena Korzhenevich, Workshop Cairo 2015

Simon Njami, Workshop Cairo 2015

Romina De Novellis performance @Something Else, Darb 1718.

d'autres approches. Une chose essentielle est que l'art n'est pas la chose essentielle à propos de l'art. Ce qui importe sont les gens. 'Something Else' a eu lieu parce que Moataz et moi sommes de bons vieux amis et que nous avons invité d'autres amis à une table autour de laquelle faire se passer des choses. J'ai toujours été fasciné par la notion grecque de symposium, alors, oui, nous avons fait un symposium.

EK : Pouvez-vous raconter l'échange qu'il y a eu entre 'Something Else' et les habitants du Caire? Comment cela s'est-il épanché vers un public plus large au-delà des artistes participants?

SN : Dans ce genre de manifestation, il y a une intention instructive vers la scène artistique locale et vers le plus ample public citoyen du Caire. C'est toujours assez délicat de lancer un évènement d'art contemporain parce qu'il faut que les gens aillent sur les lieux et ils entrent si peu dans les centres d'art ou dans les musées, c'est pour ça que nous avons amené l'art contemporain jusqu'à chez eux. Il y a eu une performance dans un magasin en face du cinéma, c'était intéressant de voir comment le public réagissait pendant que Romina De Novellis jouait. Les gens venaient me demander ce qu'il se passait et pourquoi elle nettoyait par terre. Ce genre d'intéraction est importante dans le sens éducatif, parce que les passants étaient confrontés à des choses qu'on ne voit pas tous les jours.

EK : En général, quel rôle pensez-vous que l'art peut jouer vis à vis de la transformation sociale en Égypte et en Afrique du Nord? Et où convergent l'art et l'éducation précisément?

SN : J'ai toujours été passionné d'éducation. L'art n'est pas ce qui est important pour moi. Ce qui m'intéresse c'est de transmettre des choses, d'en échanger, d'en partager. L'art est l'outil parfait, parce que l'art est quelque chose que tout le monde peut comprendre. C'est une espèce de cheval de Troie,

what is important about art. What is important is the people. 'Something Else' took place because Moataz and I are old friends and we invited other friends to a welcome table where things would happen. I've always been fascinated by the Greek notion of a symposium, so we made a symposium.

EK: Can you talk about the interaction with 'Something Else' from the people of Cairo? How did it extend to the larger audiences beyond just the artists participating in the Off Biennale?

SN: When this kind of event is done, it has an educational purpose directed to the local art scene and to the larger audience of citizens of Cairo. It's always tricky to initiate a contemporary art event because you have to get people to enter the spaces and people don't necessarily tend to go to art centres or museums, so we brought the contemporary art to them. We had, for instance, a performance in this shop in front of the movie theatre. It was interesting to see how the audience reacted when Romina De Novellis was performing. I had people coming up to me to ask what was going on and why she was cleaning the floor. This kind of interaction is important in the educational sense, because the people who were just passing by the shop were confronted with things that they don't see every day.

EK: In general, what role do you think art can play in the social transformation of Egypt and Northern Africa? And specifically, where is the convergence of art and education?

SN: I've always been passionate about education. Art is not what is important to me. What is important to me is transmitting things, exchanging things, sharing things. Art is the perfect tool for this, because art is something everyone can understand. It's a kind of Trojan Horse, a kind of sniper – it's always undercover and can convey messages in a way that

un tireur embusqué - il agit clandestinement et peut exprimer des messages d'une manière que les slogans politiques ne peuvent pas atteindre. Cela touche les gens comme ne pourraient jamais le faire les politiciens, parce que cela a à voir avec les sens, l'esprit et avec la prise de conscience. Je pense que les personnes qui se retrouvent face à l'art seront un peu plus libres de penser à soi-même, et quelqu'un qui est libre est quelqu'un qui est disposé à transformer sa société.
L'artiste n'est pas quelqu'un de spécial, c'est juste quelqu'un au milieu d'autres personnes. En tant que citoyen c'est quelqu'un qui doit jouer un rôle tout comme le font les autres citoyens. Donc, le fait que dans certains pays, dont l'Égypte, l'art n'est pas pris au sérieux, permet aux artistes de transmettre des messages que la politique serait incapable de lire ou de déchiffrer mais qui peuvent être lus ou compris par le public.

EK : Pouvez-vous nommer d'autres initiatives et biennales en Afrique?

SN : Quand je pense à ce que nous avons réalisé au Caire, je pense à ce qui est fait en Afrique et je me concentre surtout sur ces initiatives nées de l'élan de simples individus.
Je pense à Doual'art, qui a été créé sur l'initiative de deux personnes (qui ne sont pas des artistes) et qui organisent une triennale au Cameroun. Je pense à PICHA à Lumbumbashi (Congo), qui a débuté sous l'initiative du photographe Sammy Baloji. Le but de cette biennale est le même que le notre - éduquer, ouvrir, partager. Je pense au Lagos Photo Festival, à celui d'Addis Abeba en Éthiopie et à la triennale de Luanda en Angola. Toutes ces manifestations sont soutenues par la même force, même si évidemment tous les contextes sont différents et qu'il faut pour cela créer des œuvres site-specific.
Ce n'est pas une recette toute faite, et c'est souvent ce que les circuits officiels ne comprennent pas. Pour que quelque chose marche il faut qu'il soit bien accroché, qu'il ait une bonne base sur un terrain spécifique, sinon ça ne poussera pas.

a political slogan couldn't. It can touch people in a manner that politics can't, because it deals with senses, with the mind and with awareness. I think people who are confronted with art will be a bit freer to think about themselves, and someone who is free is someone who is willing to transform their society. The artist is nobody special, just one person among many others. As a citizen and one has to play a role as any other citizen does. So the fact that in certain countries like Egypt art is not taken seriously, allows the artists to convey messages that politics would not be able to read or decipher, but that could be read and understood by the public.

EK: If you had to name other similar initiatives and biennales in Africa what would they be?

SN: When I think of what we did in Cairo, I think of what is done in Africa and I mainly concentrate on those initiatives that come from private individuals. I think of doual'art, which was initiated by two private individuals (who are not artists) and who are making a triennale in Cameroon. I think of PICHA in Lumbumbashi (Congo), which was initiated by photographer Sammy Baloji. The goal of this biennale is the same as our own – to educate, to open up, to share. I think of the Lagos Photo Festival, the Addis Foto Fest in Ethiopia and the Luanda Triennale in Angola. All these initiatives are driven by the same force, but of course every context is different, so it's always important to create things that are site-specific. There is no such thing as a recipe and that's what the officials often don't understand. In order for something to work it has to be grounded and anchored in the specific soil, if not it will not grow.

EK: You decided to include the AtWork educational format in the programme of the Off Biennale Cairo. Why was this particularly important in the educational context of Cairo?

SN: When we started AtWork it was based on reflecting on

Workshop, Cairo, 2015

Sara Hamdy, Omar Adel

Shatha Al-Deghady

Rana Khalil

EK : Vous avez inclus le format éducatif AtWork dans le programme de la Biennale Off. Pourquoi cela est-il important dans le champ de l'éducation au Caire?

SN : Lorsque que nous avons commencé AtWork, il était question de réfléchir sur le système éducatif. Concernant le continent africain, mais cela peut s'appliquer évidemment à tout autre continent et pays. Le système éducatif est fabriqué de devoirs et d'évaluations, tu dois faire tel boulot pour obtenir tel papier. Ce que AtWork amène est le fait qu'il n'y a pas de modèle : ils n'ont rien à apprendre. Ils doivent sentir et décider par eux-mêmes.
Ils s'auto-évaluent, on ne leur donne aucun papier ni certificat. AtWork leur permet de réfléchir sur soi-même et d'essayer des façons différentes qui pourraient même les aider dans les cours académiques, parce qu'ils sauront comment jouer avec différents outils. Dans le système académique traditionnel on te donne des outils qui devraient t'aider à passer plusieurs examens. AtWork leur fournit la boîte, mais nous y en mettons juste deux ou trois. Le fait est que la boîte ne fonctionne que dans le cas où eux-mêmes façonnent leurs propres instruments et s'ils continuent le boulot.

EK : Pourquoi 'Something Else' est devenu le thème pour le workshop AtWork?

SN : Du fait que j'ai appelé la manifestation 'Something Else', j'ai pensé que cela aurait été un sujet parfait pour AtWork. J'ai trouvé que la société égyptienne est très conformiste, très traditionaliste. Quand je dis traditionaliste je ne me réfère pas forcément à la religion, juste aux gens qui font les choses de la manière dont les choses "doivent" être faites. Les mômes sont alors pris dans le même système de reproduction de ce qu'ils ont appris à copier, sans pour cela le sentir ou le comprendre. Pour cela, j'ai pensé que 'Something Else' aurait été le thème parfait pour le workshop, parce que d'un coup on demande à ces jeunes de sortir de la zone de confort, de sortir

the education system. This applies to the African continent, but of course this applies to any continent and any country. The educational system is made out of homework and evaluations. You have to perform a certain job to get a certain paper. What AtWork brings is precisely the fact that there is no model: they have nothing to learn, they have to feel and then they have to decide for themselves.
They are the ones grading themselves, we are not giving them any papers or certificates. AtWork allows them to reflect on themselves and to try different manners that might help them in academic courses, because they will learn how to play with different tools. In a traditional academic system you are given tools that would help you to pass the different exams. AtWork is providing them the toolbox, but then we just put a couple of tools in that box and then make sure they understand that this box will be operative only if they themselves carve their own tools and if they continue the job.

EK: Why 'Something Else' as a theme for the AtWork workshop?

SN: Since I named the event 'Something Else,' I thought it would be a very good theme for AtWork. I find the Egyptian society to be very conformist, very traditionalist. When I say traditionalist, I don't necessarily refer to religion, just the people who do things the way things 'should' be done. So the kids are trapped in the same system of replicating what they are taught to replicate, not necessarily feeling it or understanding it.
So, I thought 'Something Else' would be the perfect theme for this workshop, because all of a sudden the kids are asked to get out of their comfort zone, to get out of their boxes, out of their ideas for the duration of the workshop. I think this kind of experience, even if it lasts a short amount of time, is something they should not forget. It takes a lot of effort to realise that you are living in a cage, and to be conscious of your cage is the first step towards freedom.

de l'enceinte, au dehors même de leurs idées, ne serait-ce que juste le temps du workshop. Ce genre d'expérience, même si ça ne dure que un bref moment, est quelque chose qu'ils n'oublierons pas. Ça demande un sacré effort de réaliser de vivre en cage et le fait de prendre conscience que tu vis dans une cage est le premier pas vers la liberté.

EK : Y a-t-il quelque chose de spécifique lié à AtWork au Caire?

SN : Il y a toujours quelque chose de particulier lorsque nous faisons AtWork – c'est le contexte. Ici les jeunes parlent toujours de la révolution et il y a une condition politique précise dans ce pays, qui affecte la manière de comment les gens bougent, sentent, pensent et cela touche la manière avec laquelle je m'adresse à eux parce que je sais ce qu'ils sont en train de vivre. J'ai la compréhension de leur prison contextuelle. C'est pour cela que chaque AtWork est différent selon son contexte et notre boulot est de trouver la juste manière de nous adresser à ces jeunes.

EK : Comment évaluez-vous le succès d'un workshop?

SN : Il y a quelque chose d'assez délicat dans ce genre d'ateliers parce qu'il y a pas de paramètres pour évaluer ce qui s'est passé. J'ai forgé un outil spécial que j'utilise dans tous mes workshops : un *avant* et un *après*. Je vois les jeunes pour la première fois, on commence à parler. Ensuite, on se dit au revoir, et mon évaluation ne tient qu'à la manière dont ils disent au revoir. La façon dont ils sourient, le genre de blagues qu'ils font, le langage du corps qu'ils révèlent. C'est ce qui me donnera une indication sur ce qui s'est passé, que quelque chose a changé en eux, en elles, même en si peu de temps. C'est l'unique manière dont je peux évaluer. Hier, j'étais surpris de combien les portes peuvent s'ouvrir. Les jeunes ici sont très prudents, timides et bien élevés d'une certaine manière, et puis d'un coup ils livrent le plus profond de leur âme devant les autres, et j'ai trouvé ça magnifique. J'étais fier d'eux.

EK: Is there anything specific to AtWork in Cairo?

SN: There is always something specific when we do AtWork - it's the context. Here kids are always talking about the revolution and there is a certain political situation in this country, which affects the way people move, the way people feel, the way people think and it affects the way I address the kids here, because I know what they are going through. I have an understanding of their contextual prison. So every AtWork is different according to its context and our job is to find the right manner to address the kids.

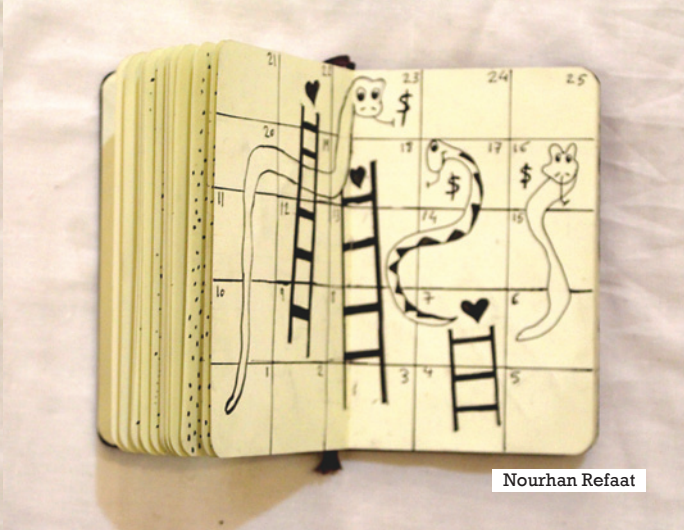
EK: How do you measure the workshop's success?

SN: There is something tricky about these kinds of workshops because you don't have a tool to evaluate what happened. I have forged a personal tool that I have used in all of my workshops: there is a *before* and there is an *after*. I see the kids for the first time, we start to talk. Then, when we say goodbye to each other, my way of evaluating is the way they say goodbye. The way they smile, the kind of jokes they make, the body language they have.
That will give me an indication that something happened, that even within a very short period of time, something changed in them. That's the only way I can evaluate it. Yesterday I was amazed by how doors can open. Here are kids who are very cautious, very shy and educated in a certain manner and, all of a sudden, they were giving me the deepest of their souls in front of the others, and I found that wonderful. I was so proud of them.

Monia Sakr

Reem Hamed

Nourhan Abu Gabal



Nourhan Refaat

Darb 1718 : un lieu à penser, créer, apprendre et échanger.

Une conversation entre Moataz Nasr et Elena Korzhenevich

Elena Korzhenevich : Quand avez-vous ouvert Darb 1718?

Moataz Nasr : Nous avons commencé en 2007, mais nous avons eu quelques problèmes, alors nous avons débuté tout doucement à nouveau en 2008.

EK : Quelle est l'idée de base de Darb et pourquoi l'avez-vous lancée?

MN : Il n'y avait aucun endroit comme celui là, où les artistes pouvaient venir et se sentir libres de s'exprimer, de dire ce qu'ils voulaient à travers toute sorte de pratique artistique. Avant, le gouvernement contrôlait ce genre d'activités et il y avait des règles à suivre. Alors, j'ai pensé qu'il fallait faire quelque chose de différent et créer un espace où les gens pouvaient fuir de l'emprise gouvernementale, être loin de ce contrôle. En fait, dans les années 90 il y avait quelques artistes indépendants, j'étais l'un d'eux. Indépendant vis à vis du gouvernement. Nous avons commencé à travailler indépendamment soit en utilisant un espace dans le centre-ville soit en louant des magasins pour montrer nos travaux. Ça bougeait bien à ce moment là, il y avait beaucoup d'artistes engagés lorsque nous avons commencé. Certains continuent encore, d'autres ont disparus et je n'ai plus de leurs nouvelles. Puis il y en a 4 ou 5 d'entre eux qui sont à

Darb 1718: a space to think, create, learn and exchange.

A conversation between Moataz Nasr and Elena Korzhenevich

Elena Korzhenevich: When did you found Darb 1718?

Moataz Nasr: We started in 2007, but we had some problems, so we did a soft opening and then we started again in 2008.

EK: What was the idea behind Darb and why did you start it?

MN: First of all there were no places like this where artists could come and express themselves, say what they wanted to say through all kinds of art. Before the government was controlling all these kinds of activities and there were rules that needed to be followed. So I decided that we would need to do something different and have a place where people could get away from the government, away from this kind of control. Actually in the 90's there were some artists, I was one of them, that were called independent artists. Independent means independent from the government.
We started to work independently, whether we used a space downtown or rented a shop to show our works. It was a very good movement at the time, with many artists involved when we started. Some of them still continue, some of them disappeared and I don't know anything about them anymore. But there are 4 or 5 of them that are going on internationally and doing very well. So that was the beginning and then I

présent reconnus internationalement. Donc voilà c'était le début et je me demandais pourquoi ne pas avoir un endroit, un lieu où les gens pouvaient venir et créer. Beaucoup d'artistes n'ont pas d'argent, ne peuvent pas louer de studio et ont besoin d'une sorte d'organisation, alors j'ai pensé que ça aurait été très utile pour eux d'avoir la disponibilité d'un tel endroit. Cela a bien marché jusqu'à maintenant; nous avons pu faire connaitre plus d'un millier d'artistes durant ces années, tant locaux qu'internationaux. Nous faisons 8 à 10 expositions chaque année, en plus d'autres activités comme le théâtre, le cinéma, rencontres, débats, performances et ainsi de suite.
Et puis finalement nous avons décidé de réaliser quelque chose de plus grand. La biennale du Caire, comme on sait, s'est arrêtée en 2010 pour manque d'argent, mais la vérité est que l'art n'est pas une priorité pour le gouvernement. Pendant 5 ans il n'y a eu aucun grand évènement dans la capitale. En novembre 2014, à peine nous avons su que la biennale allait à nouveau avoir lieu, nous avons pensé que c'était une bonne idée de faire quelque chose de Off, pour lui donner plus d'envergure. Puis ils ont communiqué le changement de date, reportée plusieurs fois, à ce point là, ce n'était même plus très clair sur leur site officiel si la biennale aurait eu lieu et quand. C'est là que nous avons décidé de le faire quand même en novembre et nous y voilà. Nous avons appelé la manifestation Something Else, quelque chose d'autre. Maintenant il n'y a pas de Biennale, mais l'évènement Off est appelé Something Else, ça garde toujours un sens.

EK : C'est un nom assez explicite... Vous avez parlé de plusieurs ateliers tenus à Darb et de comment vous avez essayé de stimuler les gens pour qu'ils intéragissent avec l'art au-delà des schémas traditionnels. Pouvez-vous expliquer pourquoi AtWork est important pour le Caire aujourd'hui?

MN : Un workshop comme AtWork est tout à fait essentiel pour la scène de l'art en Égypte parce cela amène les jeunes artistes et les amateurs à être ensemble pour parler et discuter d'art, pour commencer à y penser, et pour comprendre comment cette

thought why don't we have a space, an independent space where people can come and create. Most of artists lack money, so they can't rent a space to produce and they need some kind of management, so I thought it would be very helpful for them to have such a space. And it has worked out well until now; we have been able to show over a thousand artists in these years both local and international.
We have between 8 to 10 shows every year, aside from the other activities like theatre, cinema, discussions, talks, performances and so on. And then finally we have decided to do something even bigger. Cairo Biennale, as everyone must know, stopped in 2010, for the alleged lack of money, but the reality is that art is not a priority, it's not in the government's agenda to spend money on it.
For 5 years there was no big happening in the city. Last year in November 2014 when we heard the Biennale was going to happen again we thought it would be good to have an Off for the Biennale, to give it more power. Then it was postponed to February and then to May and then to November, and then it was not clear on their website when and what was going to happen at all. At that point we decided to do it anyway in November and here we are. We called the event Something Else. Now there is no Biennale, but the Off event is called Something Else, so it still makes sense.

EK: It's quite a self-explanatory name and it seems like Egypt definitely needs something else… Building on that, you talked about the different workshops you hold at Darb and how you try to stimulate people to interact with art outside of traditional schemes. Can you say why a workshop like AtWork is important for Cairo and its current context?

MN: A workshop like AtWork is definitely important for the art scene in Egypt because it's important to bring together young artists and art lovers to talk and to discuss art, to start to think about it, to understand how this thinking can be transformed into artwork. In the current education system

Moataz Nasr

Oeuvre de Moataz Nasr à la Biennale Off Something Else 2015 @Darb1718
| Moataz Nasr's artwork at Off Biennale Something Else 2015 @Darb 1718

pensée peut être transformée en œuvre d'art. Dans le système d'éducation actuel, dans nos universités, il n'y a pas de cours sur l'art vidéo ou sur l'art conceptuel, c'est quelque chose à laquelle les gens ne sont pas habitués. Tout ce que tu peux voir venant d'un artiste égyptien est issu d'une initiative personnelle, c'est une tentative. Et une tentative a toujours besoin d'être développée, façonnée, mise en forme jusqu'à ce qu'elle ne devienne quelque chose de fort. C'est pour cela que ce genre de rencontre aide à regrouper des artistes venant du monde entier, mieux encore si une plateforme est créée sur internet afin de garder contact et d'être mis à jour sur les nouveautés qui se passent sur la planète. C'est une chance pour les artistes de pouvoir voyager, pour exposer, pour apprendre ou pour continuer à étudier, et aussi pour observer ce que font ou pensent les autres et de faire ainsi partie de la discussion en cours. AtWork est absolument un ajout bénéfique concernant ce que nous sommes déjà en train de faire. Depuis le début notre but était de supporter les artistes égyptiens, de les aider à évoluer et à sortir du pays, à ne pas se voir seulement comme une vague mais comme un réél mouvement.

EK : Pensez-vous que la pensée critique est importante dans la pratique artistique?

MN : Évidemment. C'est très important et pour certains artistes c'est quelque chose de nouveau. Pendant que je préparais Something Else je me suis confronté à plusieurs problèmes concernant le travail de certains artistes égyptiens. Ils se coincent, ne sont pas fléxibles avec l'esprit ouvert. Ils mélangent signes et matériaux ensemble, sans connaître la valeur du signe ou du matériau. Ce que tu utilises dans ton travail est très important, c'est ta voix, ton corps, ce que tu veux. Il y a plein de petits détails dont il faut parler, comme ça les gens peuvent commencer à se rendre compte de ces choses. L'idée de partage, l'idée d'être critiqué n'est pas toujours acceptée, il y a tellement d'incertitude, pas seulement parmi les artistes, mais parmi tous les égyptiens comme communauté en général, tout le monde est

here there is no section for video art or conceptual art at the University, it's something that people are not used to. Anything that you see coming from Egyptian artists is more of a personal initiative, an attempt.
And an attempt always needs to be developed, shaped and formed until it becomes something strong. So these kinds of talks, discussions and workshops help bring artists together from all over the world, especially since there is a network created through the website so that people can be connected to other things that are happening around the world.
It's a good chance for the artists to go abroad whether to show or to learn, or continue studying, and also to see what others are doing or thinking, to be involved in the discussion that is on-going. So AtWork is definitely a good addition to what we are already doing. From the beginning our aim was to support Egyptian artists, to help them evolve and go international, to see them not just as a wave, but as a real movement.

EK: In general, do you think critical thinking is important in artistic practice?

MN: Of course critical thinking is very important and for some artists it is going to be pretty new. While doing Something Else I faced a lot of issues especially with Egyptian artists while discussing their work. They get stuck, they are not flexible or open-minded. They mix signs and materials together, they don't know the value of the material or the value of the sign. What you use in your artwork is very important, whether it is your voice, or your body, or whatever.
There is a lot of little details that need to be talked about so people can start to be aware of these things. The idea of sharing, the idea of being criticized is not always accepted, there is a lot of insecurity, not just among artists, but with all Egyptians as a community in general, everyone is trying to be defensive about his work. It would be good to show them that there is no problem with sharing, that it's easy and it's

sur la défensive concernant son propre travail. Ça serait bien de montrer qu'il n'y a aucun problème avec le partage, que c'est facile et que c'est bien d'apprendre des autres, de s'ouvrir et d'échanger des idées. Là maintenant, la scène de l'art est faible et soumise au contrôle extérieur, cela devrait changer. Donc j'aimerais que ce genre de workshop puisse aider à changer la situation.

EK : Le système éducatif en Égypte pousse-t-il à une pensée critique?

MN : Tout d'abord il n'y a pas d'éducation. À moins d'être ressortissant d'une famille riche où on peut te permettre d'envoyer son enfant à l'étranger ou de l'inscrire dans une université privée, il n'y a aucun genre d'éducation ici.
À moins bien sûr d'être un autodidacte assez brillant qui travaille et qui s'éduque soi-même. Tout le système est complétement corrompu. C'est un désastre. Les mômes n'étudient même pas leur propre histoire. L'histoire pharaonique n'existe plus, il y a principalement que de l'histoire islamique maintenant, alors comme ça ils oublient d'être des égyptiens avec des propres racines. Ils sont pris dans quelque chose qui n'a rien à voir avec eux, avec quelque chose qui arrive de l'extérieur. Tout le système doit être réformé et remodelé. Il y a une trentaine d'années ce n'était pas comme ça. Mon père parlait couramment quatre langues, l'Égypte était l'un des endroits les plus importants au Moyen-Orient et en Afrique concernant l'éducation, tout le monde venait étudier ici, et l'université du Caire était à la 5ème position mondiale dans les années 70. Maintenant nous ne sommes même pas sur la liste. Je pense alors que le fait qu'il y ait ce genre de workshops avec les artistes internationaux et les commissaires et les égyptiens, qui viennent et qui parlent, qui échangent leurs idées et en apportent de nouvelles est très important. Çela permet d'ouvrir à une nouvelle manière de penser.
C'est certainement une initiative modeste mais à laquelle les gens apporteront avec le temps de plus en plus d'intérêt, il y aura plus de gens impliqués et nous pourrons y participer plus souvent. Parce que à la fin tout ça c'est pour le bien des gens.

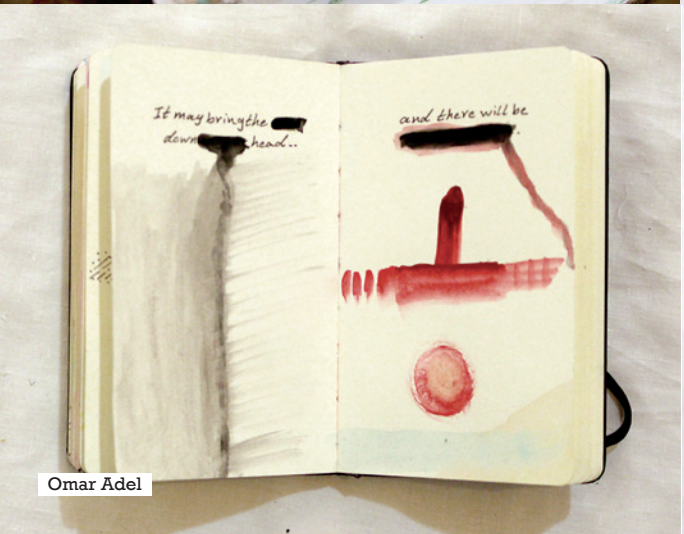
fine to learn from others, to open up and to exchange ideas. At the moment, the art scene is weak and subject to exterior control, and it should be changed. So I hope that these kinds of workshops will help to change the situation.

EK: Could you comment on the educational system in Egypt in general and whether it develops critical thinking?

MN: First of all there is no education. Unless you are coming from a rich family and you can afford to send your kids abroad or to send them to the high universities here, you are not going to have any kind of education. Unless of course you are a brilliant self- taught guy who works and educates himself. The whole system is totally corrupted, it's a disaster. The kids don't study their own history. The pharaonic history is not there anymore, it's more about Islamic history now, so they forget about their being an Egyptian and their roots, they are stuck with what has nothing to do with them, with something that came from the outside. So the whole system has to be reformed and reshaped, it's a disaster. It wasn't like that, it became like that in the last 30 years.
My father was speaking four languages fluently, the system was really good before, Egypt was one of the most important places in the middle East and in Africa for education, everyone came to study here and the Cairo University was number five in the world through the 70's. Now we are not in the list at all. So I think to have this kind of workshops with international artists and curators and Egyptians, that they come and talk and discuss and bring ideas, is something very important. It can help to develop another way of thinking. It's definitely a small initiative as I said, but hopefully with time more people will be interested in it, more people will be involved and we can do it more often. In the end, all of this is just for the sake of the people and for their own good.

Fajr Soliman

Abdallah Mhmoud



Omar Adel

Nadeen El Rasheedy

Art comme intelligence

Une conversation entre Youssef Limoud et Elena Korzhenevich

Elena Korzhenevich : Que pensez-vous de votre premier jour au workshop Atwork?

Youssef Limoud : J'ai été surpris car je pensais que Something Else concernait juste le fait d'exposer quelques œuvres d'art, mais en fait il y avait tous ces évènements et rencontres en plus. Le premier jour de AtWork m'a marqué. Simon (Njami) a vraiment été au cœur du problème de la scène artistique égyptienne, surtout concernant les jeunes d'ici qui s'occupent d'art contemporain. Ils ne savent pas vraiment ce que contemporain veut dire. J'ai toujours pensé que le plus grand problème de la scène artistique égyptienne était le manque d'éducation. Le système éducatif égyptien ne permet pas aux gens d'utiliser le cerveau, de penser.
Il y a plein de jeunes gens ici très intelligents, ils grandissent avec internet, ils vont dans les écoles privées, ils apprennent les langues, ils communiquent avec le monde extérieur, mais ils n'utilisent pas leur tête, parce que l'université ne leur apprend pas. Par exemple hier, à AtWork, ils décrivaient eux-mêmes comme des "surréalistes abstraits " ou comme des "photographes conceptuels"! Mais ils ne savent pas ce que sont l'art conceptuel ou le surréalisme. Je vois la production artistique de ceux qui essayent de faire de l'art contemporain en Égypte, surtout lorsqu'ils font de l'art conceptuel. Ils confondent concept avec imagination. L'art conceptuel est

Art as intelligence

A conversation between with Youssef Limoud and Elena Korzhenevich

Elena Korzhenevich: You participated to the first day of AtWork workshop, what did you think of it?

Youssef Limoud: I was surprised because I thought that Something Else was just about exhibiting some works of art, but then there were all these extra events and workshops. I attended the first day of AtWork and was impressed. Simon (Njami) has really touched the main problem of the Egyptian art scene, especially in relation to the young people here who practice contemporary art. Most of them don't really know what "contemporary" means. I always think that the main problem of the art scene in Egypt is the lack of education. The educational system in Egypt does not allow people to use their minds, to think. I see lots of young people here who are very intelligent, they grow up with Internet, they go to private schools, they learn languages, they are in touch with the outer world, but they don't use their minds, because the university doesn't teach them that. Already yesterday there was an example in AtWork describing themselves as "abstract surrealist" or "a conceptual photographer"! This means they don't know what conceptual art is or what surrealism is.

I see the art production of the people who try to make contemporary art here in Egypt, especially when they make

Youssef Limoud

Islam El Nebishy

Sara Hamdy

pour eux le fait de jouer avec leur imagination. Ils accrochent une pièce ici ou là, mais ils n'ont pas de concept, ils ne comprennent presque pas ce qu'ils sont en train de faire, et ça pose un problème. C'est pour ça que je trouve que AtWork est important. Je suis un observateur, mais je viens et vois comment ça se termine, moi aussi j'apprends.

EK : Pensez-vous en général que la pensée critique est importante dans un contexte comme celui du Caire?

YL : Il n'y a pas de critique d'art en Égypte. Les soi disant critiques écrivent surtout à propos leurs amis pour les louer, mais une critique objective de l'art n'existe pas. L'unique manière d'aider les nouvelles générations à penser, de les élever à un autre niveau c'est d'avoir davantage de workshop comme AtWork et plus d'activités de ce genre. Si Something Else devenait un rendez-vous annuel cela pourrait peut-être changer quelque chose. La biennale gouvernementale n'est pas professionnelle, c'est la preuve d'un désastre, alors que Something Else est tout à fait une autre histoire.
Voilà un exemple. J'ai rencontré le commissaire de la biennale officielle du Caire à Art Basel. C'était la première fois qu'il y allait et il cherchait des artistes. Il se trouvait en face d'une œuvre de Vasarely et il pensait que c'était une production récente. Il m'a demandé comment contacter cet artiste. J'avais honte, je ne savais pas quoi répondre. Quand ils cherchent des artistes arabes ils les cherchent dans le cercle de leurs amis et c'est assez tragique.

EK : Pensez-vous qu'il est important pour les artistes égyptiens d'avoir des contacts avec des artistes internationaux afin de s'influencer les uns des autres?

YL : Communiquer avec le reste du monde est incontournable. On ne peut pas fermer la porte et dire "Je suis égyptien, ça c'est mon identité, etc." comme le fait justement la scène artistique gouvernementale. L'art est une chose universelle,

conceptual art. They confuse concept and imagination. Conceptual art for them is to play with their imagination. They will hang a piece here or there, but they don't really have a concept, they don't quite understand what they are doing, and it is a problem. In that sense I find that AtWork is important. I am only an observer, but I want to come and see how it ends. I myself learned from it.

EK: Do you think in general critical thinking is important in an artistic context like Cairo?

YL: We don't have art criticism in Egypt. The so-called critics write mainly about their friends to praise them, but the objective art criticism doesn't exist.
The only way to help new generations to use their mind, to put them in another sphere or on another level is to have more workshops like AtWork and to have more of such activities. If Something Else became an annual event it could change something here. The governmental Biennale is totally unprofessional, it always proves to be a disaster, while Something Else is a completely different story. I will give you an example. I met the curator of the official Cairo Biennale at Art Basel. It was the first time he had come there and he was searching for the artists. He stood in front of Vasarely's work and he thought it was the most recent production. He asked me "How can I contact this artist?" I was ashamed, I didn't know what to say. When they search for Arab artists they search within the circle of their friends and it is quite tragic.

EK: Do you think it's important for Egyptian artists to have a contact with international artists so as to influence each other?

YL: I believe it's inevitable to communicate with the rest of the world. You cannot close your door on the world and say "I am an Egyptian, this is my identity, etc.", just as

Youssef Limoud, Makam, 2015, Off Biennale Something Else

une activité humaine, on ne peut pas diviser et dire “ça c’est l’occident” et “ça c’est l’orient”. Dans vos communautés vous permettez aux étudiants de se mettre en contact et de faire des échanges d’un continent à un autre. Les résultats sautent aux yeux. Trois jours avant que AtWork commence, une des filles que j’avais connue était sûre d’elle-même, elle se présentait comme une artiste, elle se défendait bien.
À la première session elle était vaincue, totalement déboussolée; j’ai parlé ensuite avec elle, elle semblait différente. Je lui ai demandé ce qu’il s’était passé et elle m’a répondu qu’elle était perdue, qu’elle sentait comme si tout ce qui avait été dans sa tête jusqu’à maintenant était à jeter à la poubelle”. Elle m’a demandé alors “Comment puis-je approfondir, quel genre de livres dois-je lire? D’où faut-il commencer?”. J’étais content d’entendre cela, ça avait bougé quelque chose.

EK : Dans le contexte actuel égyptien quel rôle peut jouer l’art dans la société en général?

YL : La situation socio-politique actuelle est vraiment complexe. C’est difficile d’exprimer ouvertement ce que tu penses, surtout si tu es contre le système, c’est un risque. Je peux bien sur aller sur la place Tahir et crier “Je suis contre ceci cela” et finir au cachot et que plus personne ne sache où je suis. Le rôle de l’art et de la culture ne doit pas être trop évident, trop direct. L’art est intelligence, alors c’est déjà assez que l’art et la culture travaillent dans une dimension de conscience.
À AtWork personne n’a parlé de politique, mais ils ont commencé à penser et à changer leurs idées : quelle est ma relation avec le cosmos, avec la religion, ou avec l’idée de Dieu, qu’est-ce que l’art, etc. Tous les concepts dérivés de la société doivent être repensés à présent. La prise de conscience est donc la chose la plus importante et je pense que l’art et la culture devraient se diriger vers cette sensibilité. C’est le but.

the governmental art scene does. Art is a universal thing, a human activity, you cannot divide it and say “this is the West” and “this is the East”. And from what I understand you do that with your community, where you allow the students to connect and exchange across the continents. And the results are evident.
Three days ago before this AtWork started, one of the girls I knew was so sure of herself, she introduced herself as an artist, she stood her ground. At the first session she was totally defeated, she was totally shaken, later I talked with her, she looked different. I asked her what had happened and she said “I am lost, I feel that all that was in my mind is just rubbish”. Then she asked me “How can I develop, what sort of books should I read? Where should I start?” I was glad to hear that, it moved something.

EK: In the current context of Egypt what role can art play in the society in general?

YL: The current socio-political situation in Egypt is very complex. It is hard to express openly what you think, especially if you are against the system, it’s a risk. I can of course go to Tahir Square and scream “I am against this or that” and end up in prison and no one will know where I am. So the role of art and culture doesn’t have to be too obvious, too direct. Art is intelligence, so if art or culture work only in the sphere of awareness it’s already enough. With AtWork no one talked about politics, but they started to think and to change their ideas: what’s my relation with the cosmic, what’s my relation with religion, or with the idea of God, what is art, etc. All these concepts that came from society now have to be re-thought. So awareness is the main thing and I think art and culture in general should work towards awareness. It is the aim.

Fareeda Maskoud

Rana Rafik

Exposition AtWork Cairo @Darb 1718
| AtWork Cairo exhibition @Darb 1718

AtWork Cairo participants

AtWork_Cairo

workshop : 3 - 5 décembre 2015 | 3 - 5 December 2015
guidé par | led by: Simon Njami
facilité par | facilitated by: Heba Amin

exposition : 6 mars – 13 mars 2016 | exhibition: 6 March – 13 March 2016
Darb 1718 Contemporary Art & Culture Centre, Cairo

partenaires | partners: Darb 1718 Something Else Off Biennale

lettera27 : est une fondation à but non lucratif, née en juillet 2006. Sa mission est de soutenir le droit à l'alphabétisation, à l'instruction et, de manière plus générale, de favoriser l'accès à la connaissance et à l'information. | is a non-profit foundation, born in July 2006. Its mission is to support the right to literacy, education, and the access to knowledge and information. lettera27.org

Moataz Nasr : artiste, fondateur de Darb 1718 et de Something Else, Biennale Off du Caire | artist, Founder of Darb 1718 and Something Else, Off Biennale Cairo

Simon Njami : écrivain, commissaire et critique d'art, co-fondateur de Revue Noire Magazine | writer, curator and art critic, co-founder of Revue Noire Magazine, Chief Curator of Something Else, Off Biennale Cairo

Heba Amin : artiste, activiste culturel, assistant professeur à l'université américaine du Caire, département des Beaux-Arts | artist, cultural activist, assistant professor of the American University of Cairo, department of Fine Arts

Darb 1718 : une organisation égyptienne à but non lucratif fondée en 2008. Ses prémisses concernent plusieurs espaces intérieurs et extérieurs où se déroulent des évènements culturels et se mélangent plusieurs pratiques artistiques. C'est un lieu qui met en relation les artistes égyptiens venants de partout ailleurs avec les habitants locaux et avec le milieu artistique et culturel international. | an Egyptian non-profit organization founded in 2008. Its premises includes a variety of indoor and outdoor spaces that host different art mediums and cultural events. It is a hub connecting Egyptian artists from several walks of life with the local and international art and culture scene. darb1718.com

Something Else, Off Biennale Cairo : une initiative indépendente et sans but lucratif qui tente de soutenir l'art contemporain égyptien et international. L'évènement vise à secouer le terrain et à attirer l'attention internationale vers l'égypte en tant que producteur d'art au sein de la région et de la scène artistique internationale. | a non-profit independent visual arts initiative that attempts to support Egyptian and international contemporary art. The event aims to shake the grounds and attract international attention to Egypt as a vibrant art producer within the regional and international art scene. somethingelse-off.com

Avec le soutien de | with the support of : Fondazione Cariplo

www.at-work.org

CC BY SA